www.e-rara.ch

Oeuvres Complètes De M. De Voltaire

Voltaire
Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat de

A Basle, 1791-1792

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-78981

Le temple du gout.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

LE
TEMPLE DU GOUT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Le Temple du Goût a fait à M. de *Voltaire* plus d'ennemis peut-être que ceux de ſes ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puiſſans et les plus funeſtes.

On ne pardonna point à l'auteur de la Henriade, d'Oedipe, de Brutus et de Zaïre d'oſer juger les poëtes du ſiècle paſſé, trouver quelques défauts dans *Corneille*, dans *Racine*, dans *Deſpréaux*, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-ſiècle s'eſt écoulé, et il n'y a peut-être pas un ſeul des jugemens du Temple du Goût qui ne ſoit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conſeillait à M. de *Voltaire* de ne point faire de vers dans ſa vieilleſſe et de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conſeils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait ſuivi le premier. Il a laiſſé ſubſiſter ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés: mais il a ſupprimé,

Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraiſemblance à Zaïre,

parce que ces conseils de la critique étaient moins l'expression de son jugement qu'un sacrifice qu'il fesait à l'opinion publique du moment.

Il a supprimé également quelques louanges qui n'étaient que des complimens de sociétés, et qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe et destiné pour la postérité, auraient contrasté avec les jugemens sévères, mais justes, que contient le reste du poëme.

Il n'a pas cru devoir conserver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de *Fleuri:* parce que le cardinal se rendit, peu de temps après, l'instrument de la haine des cagots contre M. de *Voltaire* quoiqu'il les méprisât autant que M. de *Voltaire* lui-même pouvait les mépriser.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un ministre ou un prince, il conserve le droit d'effacer ses éloges, s'ils cessent de les mériter.

LETTRE
A M. DE CIDEVILLE,
SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de * * disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne; et qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Sciop-pius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française: que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet* et d'autres pareils grands-hommes; et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère

aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que *Voiture*; on disait que *Saint-Evremont* n'aurait jamais dû faire de vers, et qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé; et moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, et surtout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public: si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, et soutenir que *le Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrèce* et des docteurs de sorbonne, dans le Temple du Goût.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, et se plaignent que leurs défauts sont désignés, et leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; et ils appellent le Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On

On ajoute qu'il eſt d'une ame noire de ne louer perſonne ſans un petit correctif ; et que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout n'eſt qu'un flatteur : celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *critique*, la *ſatire* et le *libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un livre à jamais utile, et que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, et quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un livre charmant et unique, et qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde*, *et la nuit une beauté brune*, et d'autres petites douceurs ; voilà, je crois, de la critique.

Que *Deſpréaux* ait écrit :

.... Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile : et la rime Quinault.

c'eſt de la ſatire, et de la ſatire même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois) car la rime de *défauts* n'eſt point aſſez belle

pour rimer avec *Quinault;* et il eſt auſſi peu vrai de dire que *Virgile* eſt ſans défaut que de dire que *Quinault* eſt ſans naturel et ſans grâces.

Les *couplets* de *Rouſſeau*, le *maſque de Laverne*, et telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon;* voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire.*

Tous les honnêtes gens qui penſent ſont *critiques;* les malins ſont *ſatiriques;* les pervers font des *libelles:* et ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût ne ſont aſſurément ni malins ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, et cela a produit ſept ou huit Temples du Goût, abſolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les français. Les *Maffei*, les *Popes*, les *Bononcini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes et des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; et celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ses amusemens; mais la sottise est faite, et c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; et le public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satire et où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un Traité du Goût, on aurait prié les de *Côtes* et les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec esprit, les *Destouches* de dire quelles sont les grâces de la musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public dans un petit écrit sans conséquence, et je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres et les arts ; bien différente en cela des augustes Visigoths leurs ancêtres, qui ne

savaient pas signer leurs noms. S'il y a encore dans notre nation si polies quelques barbares et quelques mauvais plaisans qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je suis très-persuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a personne qui ne fît des vers, s'il était né poëte; et de la musique, s'il était né musicien.

Il faut seulement que les graves critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet et le biribi, sachent que les courtisans de *Louis XIV*, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, dansèrent à Paris sur le théâtre de *Lulli*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danseurs de l'opéra, et que l'on n'osa pas en murmurer : à plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je suis, etc.

LE TEMPLE DU GOUT. (1)

Le cardinal, oracle de la France, (a)
Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
Qui des savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire et qui règne sur nous,
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce cardinal qui sur un nouveau ton
En vers latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce. (2)

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise:
Hélas! je connais assez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)

La différence est bien visible ;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le saint père peut errer,
Chose à mon sens assez possible :
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton si doux et si plausible
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. (*b*) Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélérinage
Aussitôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage ;
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera ;
A la cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qu'il vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les

autres en pourront penser, je suivis le guide qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, (3) vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne cesse d'inspirer ;
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocraſſus*, *Scriblerius* ; une nuée de commentateurs qui restituaient des passages, et qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers, (4) les Saumaises, (5)
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser ? Nous, Messieurs ? point du tout ;
Ce n'est pas là, grace au ciel, notre étude :
Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages

de *Dictys de Crète*, et de *Métrodore de Lampsaque*, que *Scaliger* avait estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoise, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, & de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage ;
Et mon Crassus tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage ;
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout ;
Je suis un aigle en conseil, en affaires ;
Malgré les vents, les rocs et les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire ;
Où tous les arts soient en foule entassés ;
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.
Il dit, et dort. Aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
Nul vestibule, encor moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
Grands cabinets, sallon sans profondeur ;

Petits

Petits trumaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Criait un peintre, admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui fais ennoblir la nature :
Je couvrirai plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Crassus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, disait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est DIEU le père, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Watteau. (6)
Et cependant un frippon de libraire, (c)
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gacon, le Noble, et jusqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, et journaux à centaines;
Et monseigneur voulait lire, et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au Temple sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à son but. (d)

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la musique qu'il n'avait jamais apprise, et encore plus fou de la musique italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, et estropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il fesait exécuter alors un long récitatif français, mis en musique par un italien qui ne savait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes françaises chantées à l'italienne, si ce n'est de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuse et sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accens, à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuse et fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France,
Aux lois de notre goût Lully sut se ranger ;
Il embellit notre art au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bons ſens,
Défiguraient, ſur des tons glapiſſans,
Des vers français en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, fredonnait;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait *bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme et durable ;
Puis juſqu'au ciel on exhauſſa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenſa.
Le Romain long-temps intraitable
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple et le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris que l'infidelle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER oſa
En bâtir un ſur ce modèle.

Sa postérité mépriſa
Cette architecture ſi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert, ſon miniſtre fidelle,
Dans ce ſanctuaire attira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle ;
Mais je ne ſais s'il durera. (*e*)

Je pourrais décrire ce Temple,
En détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de feſeurs de romans.
Sur-tout fuyons le verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques aïeux
Entaſſaient autour des murailles
De leurs temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille. (*f*)

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt

pas que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajouterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Il ſemblait mis par la néceſſité :
L'art s'y cachait ſous l'air de la nature ;
L'œil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris et toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuoſes, d'artiſtes et de juges de toute eſpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la Critique, à l'œil ſévère et juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fièrement repouſſait
Le peuple goth, qui ſans ceſſe avançait.

(*g*) Oh ! que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites ſociétés, ne ſont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux eſprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux eſprits,
Qu'on vit ſoutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris (7)
Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

(*h*) On repouſſait auſſi rudement ces ennemis obſcurs de tout mérite éclatant, ces inſectes de la ſociété, qui ne ſont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand *Condé*, Denain à *Villars*, et Polieucte à *Corneille*. Ils auraient exterminé *le Brun*, pour avoir fait le tableau de la famille de *Darius*. Ils ont forcé le célébre *le Moine* à ſe tuer, pour avoir fait l'admirable ſallon d'*Hercule*. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à *Socrate*.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le ſoupçon, l'infame calomnie,
Et ſouvent les dévots, monſtres plus odieux,
Entr'ouvrent en ſecret, d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'eſt là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le temps ſeul eſſuie. (*i*)

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattaient à la porte et qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'Académie; celui-ci venait de compoſer une comédie métaphyſique; celui-là tenait

un petit recueil de ses poésies, imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation (8) et un privilége. Cet autre venait présenter un mandement en style précieux, et était tout surpris qu'on se mit à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. „ Je suis le révérend „ père *Albertus Garassus*, disait un moine noir; „ je prêche mieux que *Bourdaloue*, car jamais „ *Bourdaloue* ne fit brûler de livres; et moi j'ai „ déclamé avec tant d'éloquence contre *Pierre* „ *Bayle*, dans une petite province toute pleine „ d'esprit, j'ai touché tellement les auditeurs „ qu'il y en eut six qui brûlèrent chacun leur „ Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau „ triomphe. ---- Allez, frère *Garassus*, lui dit la „ Critique, allez, barbare; sortez du Temple „ du Goût, sortez de ma présence, visigoth „ moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. ---- J'apporte ici *Marie à la Coque*, disait „ un homme fort grave. ---- Allez souper avec „ elle, répondit la déesse."

Un raisonneur avec un fausset aigre
Criait: Messieurs, je suis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue et contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut et lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre dieu;

Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. *Bardou* se mit alors à crier : Tout le monde est trompé et le sera. Il n'y a point de Dieu du Goût, et voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma ; personne ne l'écouta, et l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedipe en prose ; (9)
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose :
De grâce ouvrez ; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre *Perrault* et *Chapelain*, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre *Virgile*.

Dans le moment arriva un autre versificateur, (*k*) soutenu par deux petits satyres, et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il, (10) pour rire et pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour fesant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là ? dit la Critique. C'est

moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps :

Car les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux. (11)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (12) une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax
Va chantant, pour toute musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

(*l*) Ah ! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était *Rousseau*, dont les muses avaient changé la voix en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, et refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria :

O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connais; il fut ton ennemi, et tu lui rends justice.

Tu vis sa muse indifférente,
Entre l'autel et le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rousseau* passerait devant *la Motte* en qualité de versificateur, mais que *la Motte* aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit et de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas que l'un pâlit de colère et l'autre treisaillit de joie à l'aspect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le discret (*m*) Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré
Répandait sur eux à son gré
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son empire.

Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Hé quoi, cria *Rousseau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira dans son Temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her*.... d'une *Passion d'automne*, d'un *Clair de lune*, d'un *Ruisseau amant de la prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, etc. Hé non, dit la Critique ; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire ; de *Thétis* et de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Histoire de l'académie des sciences*, que tu n'es pas à la portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme ; et *Fontenelle* le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, et il alla prendre tranquillement sa place entre *Lucrèce* et *Leibnitz*. (13) Je demandai pourquoi *Leibnitz* était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fut métaphisicien et géomètre ; et que la Critique le souffrait en cette place pour tâcher d'adoucir par cet exemple l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût; et voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public et de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

(*n*) A l'égard de *Lucrèce*, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au Ciel et détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède ; et l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de *Lucrèce*. Tous les

poëtes latins qui étaient là le prirent pour un ancien romain, à son air et à son ſtyle; mais les poëtes français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, et diſent que puiſque *Lucrèce*, né à Rome, embelliſſait *Epicure* en latin, ſon adverſaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'autel et juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces grâces ſimples et naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces grâces piquantes et vives
Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre et légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,

C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe ; (a)
Le ſentiment et la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux ;
Son air eſt vif, ingénieux :
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de lui Rollin dictait (14)
Quelques leçons à la jeuneſſe,
Et quoiqu'en robe, on l'écoutait ; (b)
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de là, dans un cabinet
Que (15) Girardon et le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait ; (16)
Le Brun fièrement deſſinait ; (17)
Le Sueur entr'eux ſe plaçait ; (18)
On l'y regardait ſans murmure ;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre et ſûre,
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.

Sous ses yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de (19) Rubens. (q)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benserades*, les *Pélissons*, les *Segrais*, (20) les *St. Evremonts*, les *Balzacs*, les *Voitures* ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies:
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de *Despréaux*:

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son Enéide en vers français, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place Mme de *la Fayette*, (21) qui avait mis sous le nom de *Segrais* le roman aimable de Zaïde et celui de la Princesse de Clèves.

On ne pardonne pas à *Pélisson* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie française, et d'avoir rapporté, comme des bons mots, des choses assez grossières. (22) Le doux, mais faible *Pavillon*, fait sa cour humblement à Mlle *Deshoulières*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal (23) *St. Evremont* n'ose parler de vers à personne. *Balzac* assomme de longues phrases hyperboliques (24) *Voiture* et *Benserade*, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de *Bussy*. Mme de *Sévigné*, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de *Bussy* avait de messire *Roger de Rabutin*.

Bussy, qui s'estime et qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Et censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même. (25)

Mais

Mais son fils, son aimable fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi-bien
Que son père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce ivresse
Des Beautés sans correction, (26)
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.

(27) La Farre, avec plus de molleſſe,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton, (28)
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire, (29)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du sacré vallon
Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces meſſieurs, et ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien; il avertiſſait *Chaulieu* de ne ſe croire que le premier des poëtes négligés, et non pas le premier des bons poëtes.

Ils feſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, (30) ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt qu'avec grâce on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie;
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie. (r)

Là ſe trouvait *Chapelle*, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût ſur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour;

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le président de *Maisons*, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable et solide, qui avait aimé tous les arts.

O transports! ô plaisirs! ô momens pleins de charmes!
Cher Maisons, m'écriai-je en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah! puisque le destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs;
Il sème de chagrins ma pénible carrière;
La tienne était brillante et couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts et des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse;
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du portier, moins souple et moins docile
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.

Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait associé
A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple *Bourdaloue* qui s'entretient avec *Pascal* sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le père *Bouhours* est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père *Bouhours :*

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime. (*s*)

(*t*) Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe:
Beaux arts, je vous invoque tous!
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je vis les muſes préſenter tour à tour ſur l'autel du Dieu des livres, des deſſeins et des plans de toute eſpèce. On voit ſur cet autel le plan de cette belle façade du louvre, dont on n'eſt point redevable au cavalier *Bernini*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut conſtruite par *Perrault* et par *Louis le Vau*, grands artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſein de la porte St. Denis, dont la plupart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté que le nom de *François Blondel* qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, (31) qu'on regarde ſi peu, et qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de *Jean Goujon*, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, et qui ſemble accuſer la groſſière ruſticité de toutes les autres. Le portail de St. Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une égliſe, une place et des admirateurs, et qui devrait immortaliſer

le nom de *Desbrosses*, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens, négligés par un vulgaire toujours barbare et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bisarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entr'autres l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style et qui chante du même ton les pseaumes de *David* et les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* et *Sarrazin* n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de *Bayle* se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philo-

sophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui et non pour les libraires. (32)

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là, les mystères du Dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent *Bossuet* voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Auguste, de Cinna,

De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agésilas et Suréna,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indigne de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux et discrets;
Et l'amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.

Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

* *La Fontaine*, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui dans le Temple du Goût joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier

singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits marqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire:
Gardez-vous de connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconciliait avec *Quinault*, qui est le poëte des grâces, comme *Despréaux* est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore, en grondant,
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait *Despréaux*, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra si agréables. Cela peut

bien être, dit *Quinault*; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait Atys ni Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrais, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux*, et embrassé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, et j'osai lui dire:

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs.
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! j'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs

auxquelles l'humanité eſt ſoumiſe, et dont nul grand-homme n'eſt exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût eſt très-difficile à ſatisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique ſans colère,
Il l'applaudit avec tranſport.
Melpomène étalant ſes charmes
Vient lui préſenter ſes héros;
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.

Il prend mon nom, mon étendard,
Mais on voit aſſez l'impoſture,
Car il n'eſt que le fils de l'art;
Moi, je le ſuis de la nature.

FIN.

NOTES.

(1) CEt ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample et la plus correcte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(3) L'abbé de *Rothelin*, de l'académie française.

(4) *Dacier* avait une littérature fort grande ; il connaissait tous les anciens, hors la grâce et la finesse : ses commentaires ont par-tout de l'érudition et jamais de goût ; il traduit grossièrement les délicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites : Dacier* dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus : C'est à présent qu'il faut boire, et que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros : Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure *Horace*, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, et on loue son travail en voyant son peu de génie.

(5) *Saumaise* est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre *Charles I* : „ Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme „ des *balles de paume*, qui jouez à la *boule* avec des *couronnes*, et qui vous servez de *sceptres comme de marottes.* "

(6) *Vateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées et qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(7) *Scudéri*, était comme de raiſon, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au-deſſus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de *Sarrazin*, fait pour prouver que je ne ſais quelle pièce de *Scudéri*, nommée *l'amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la ſcène françaiſe. Ce *Scudéri* ſe vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ſes pièces, et diſait qu'il ne céderait à *Corneille* qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid et aux Horaces.

A l'égard de *Pradon*, on ſait que ſa Phédre fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

(8) Beaucoup de mauvais livres ſont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(9) *Houdard de la Motte* fit en 1728 un Oedipe en proſe et un Oedipe en vers. A l'égard de ſon Oedipe en proſe, perſonne, que je ſache, n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il eſt imprimé avec ſes autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu ſoin de mettre dans un avertiſſement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand ſuccès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages eſtimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra, et des diſſertations très-bien écrites.

(10) Vers de *Rouſſeau*.

(11) Vers du même.

(12) Vers du même.

(13) *Leibnitz*, né à Leipſick le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus univerſel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été ſi grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la phyſique un grand goût pour les belles-

lettres ; il fesait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres souverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien recteur de l'université et professeur royal, est le premier homme de l'université qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, et cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût et la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tome III, page* 303, en parlant de *Cyrus : Aussitôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanson ;* il s'avance *gravement*, *la serviette sur l'épaule*, et tenant *la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé*, dit le petit *Cyrus*, *que cette liqueur ne fût du poison.* Comment cela ? *Oui*, *mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle*, *un ballon*, *un sabot*, *sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne.* Il serait à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettait dans ses statues plus de grâce, et *le Puget* plus d'expression. Les bains d'*Apollon* sont de *Girardon*, ainsi que le mausolée du cardinal de *Richelieu* en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Le Milon et l'Andromède sont du *Puget*.

(16) *Le Poussin*, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que son génie et quelques estampes de *Raphaël* qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les

obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'Etat *Desnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation et sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'*Orléans* un ravissement de *St. Paul*, du *Poussin*, qui fait pendant avec la vision d'*Ezéchiel*, de *Raphaël*, et qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de *Raphaël*; et on les voit tous deux avec un égal plaisir.

(17) *Le Brun*, disciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'*Alexandre* est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que *le Poussin* et *Raphaël*; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, et plus de vivacité que *le Poussin*. Les estampes des batailles d'*Alexandre* sont plus recherchées que celles des batailles de *Constantin* par *Raphaël* et par *Jules Romain*.

(18) *Eustache le Sueur* était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

(19) *Rubens* égale *le Titien* pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos peintres français pour la correction du dessein.

(20) *Segrais* est un poëte très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéide est du style de *Chapelain*. Il y a un opéra de lui; c'est *Roland* et *Angélique*, sous le titre de *l'amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Aſſembler les jaſmins
Qui parfument l'Eſpagne.

La Zaïde eſt un roman purement écrit et entre les mains de tout le monde; mais il n'eſt pas de lui.

(21) Voici ce que M. *Huet*, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ſes Commentaires, édition d'Amſterdam : „ Madame de *la Fayette* négligea ſi fort la gloire „ qu'elle méritait qu'elle laiſſa ſa Zaïde paraître ſous le „ nom de *Segrais* : et lorſque j'eus rapporté cette anec- „ dote, quelques amis de *Segrais*, qui ne ſavaient pas la „ vérité, ſe plaignirent de ce trait, comme d'un outrage „ fait à ſa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais long- „ temps été témoin oculaire, et c'eſt ce que je ſuis en „ état de prouver par pluſieurs lettres de madame de *la* „ *Fayette*, et par l'original du manuſcrit de la Zaïde, dont „ elle m'envoyait les feuilles à meſure qu'elle les com- „ poſait. "

(22) Voici ce que *Peliſſon* rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices feront grandes !
Ils feront toujours en feſtin ;
Car ſi *la Prou* fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame *Deſloges*, jouant au jeu des proverbes, dit à *Voiture* : „ Celui-ci ne vaut rien, percez-nous- „ en d'un autre. " Son hiſtoire de l'académie eſt remplie de pareilles minuties, écrites languiſſamment : et ceux

qui liſent ce livre ſans prévention ſont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante perſonnes intéreſſées à le louer.

(23) On ſait à quel point *St. Evremont* était mauvais poëte. Ses comédies ſont encore plus mauvaiſes. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer ſa comédie de Sir Politik.

(24) *Voiture* eſt celui de tous ces illuſtres du temps paſſé, qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, ſi vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, et peut-être autant de lettres. Il paſſait pour écrire des lettres mieux que *Pline*, et ſes lettres ne valent guère mieux que celles de *le Pays* et de *Bourſault.* Voici quelques-uns de ſes traits : „ Lorſque vous „ me déchirez le cœur et que vous le mettez en mille „ pièces, il n'y en a pas une qui ne ſoit à vous, et un „ de vos ſouris confit mes plus amères douleurs. Le regret „ de ne vous plus voir me coûte, ſans mentir, plus de „ cent mille larmes. Sans mentir, je vous conſeille de „ vous faire roi de Madère. Imaginez-vous le plaiſir d'a- „ voir un royaume tout de ſucre. A dire le vrai, nous y „ vivrions avec beaucoup de douceur. "

Il écrit à *Chapelain :* „ Et notez quand il me vient en „ la penſée que c'eſt au plus judicieux homme de notre „ ſiècle, au père de *la Lionne* et de *la Pucelle* que j'écris, „ les cheveux me dreſſent ſi fort à la tête qu'ils ſemblent „ d'un hériſſon.

Souvent rien n'eſt ſi plat que ſa poéſie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, et vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il eſt venu dans un temps où l'on commençait à ſortir de la barbarie, et

où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que *Despréaux* l'a comparé à *Horace :* mais *Despréaux* était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture* pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; et *Despréaux* a rétracté depuis ces éloges.

(25) Il écrivit au roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit et du courage.... J'ai de la naissance, et l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

(26) L'abbé de *Chaulieu*, dans une épître au marquis de *la Fare*, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, et parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète tassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'*aveugle destinée*.

Ces remarques sont exactes, et M. de *Saint-Marc* s'est trompé en disant dans son édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment et d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de *Chaulieu* mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le marquis de *la Fare*, auteur des mémoires qui portent son nom, et de quelques pièces de poésie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une préface très-partiale et pleine de défauts.

(28) Le comte *Antoine Hamilton*, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légèreté. Il était fort satirique.

(29) M. de *Saint-Aulaire*, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encore des chansons aimables.

(30) *Despréaux* alla réciter ses ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin* et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(31) La fontaine St. Innocent; l'architecture est de *Lescot*, abbé de Claigni, et les sculptures de *Jean Gongeon*.

(32) C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au sieur *des Maizeaux*.

(33) Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses épîtres.

VARIANTES

DU TEMPLE DU GOUT.

(*a*) PREMIERES éditions :

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce *Mentor* qui gouverne aujourd'hui,
Juste à la cour, humble dans sa puissance,
Maître de tout, et plus maître de lui ;
Mais ce Nestor, etc.

(*b*) Premières éditions :

Il est bon que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, et je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et si, dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me repliqua que le Temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, et que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, et que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, et nous partîmes.

(c) Edition de 1733:

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de sottise et de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car monseigneur est sur-tout fort savant.

(d) C'était un concert que l'on donnait dans une maison de campagne bizarrement située et bâtie de même. Le maître de la maison voyant de loin le carosse du cardinal, et sachant que son éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de *Lulli*, de *Destouches* et de *Campra*, et l'assura qu'à son concert il n'y aurait point de musique française. Le cardinal lui remontra en vain que la musique italienne, la française et la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre; qu'il n'y a rien de si ridicule que l'italien chanté à la française, si ce n'est peut-être le français chanté à l'italienne: car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raison:

La nature féconde, ingénieuse et sage, etc.

(e) C'est cela même, dit le cardinal; mais puisqu'il est question de goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées: elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime; c'est un arbre couvert de feuilles qui n'aurait point de fruits. L'aimable *Chapelle* est tombé lui-même quelquefois dans ce défaut; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes sons

Qui chez Richelet étalées,
Et des esprits sages siflées,
Bien souvent sans invention, etc.

(*f*) Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas que de faire connaître ce qu'il eſt. Je n'oſe en faire une longue deſcription, et épuiſer les termes d'architecture; car c'eſt ſur-tout en parlant du Temple de Goût qu'il ne faut pas ennuyer:

Dieu nous garde du verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui ſerait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire:

Simple en était la noble architecture, ect.

(*g*) Là ne ſont point reçus les petits maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillés dans de petites ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui ſe ſont faits appeler grands-hommes, ſont tout ſurpris d'être refuſés: ils reſtent à la porte et adreſſent en vain leurs plaintes à quelques ſeigneurs, ou ſoi-diſant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, et protecteurs ardens des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatiriques obſcurs qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaître, inſultent les auteurs connus; qui font ſecrètement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage; petits inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! mais à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit; qui s'acharnent à le décrier et à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les palais des princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de vérité; calomniateurs de profeſſion,

monstres ennemis des arts et de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin :* ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes.

(*b*) Premières éditions :

On repoussait plus fièrement ces hommes injustes et dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance et la calomnie. (*) Ils disent que Télémaque est un libelle contre *Louis XIV*, et Esther une satire contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

(*c*) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie ;
Et le mérite en pleurs, persécuté par eux,
Renoncent en soupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* et l'abbé de *Rothelin :* ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes. Leur fuite précipitée etc.

(*k*) Edition de 1733.

Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satire,
On lui ferma la porte au nez.

(*) On a fait réellement ces reproches à *Fénélon* et à *Racine*, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Rousseau

Rousseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, et lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;
Plus on l'échauffe et plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit ; mais point trop fort et avec discrétion. *Rousseau* furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; et cette dispute aurait duré long-temps entr'eux si la Critique ne leur avait imposé silence et ne leur avait dit : Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre Iliade, vos tragédies et toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables et de vos opéra ; prenez à la main vos premieres odes, quelques morceaux de proses dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous et de vos vers. Je vous demande sur-tout une demi-douzaine de vos fables, l'Europe galante, avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rousseau*, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, et venez vous mettre au-dessus de *la Motte* en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rousseau* tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition, après ce vers :

En lui fermant la porte au nez.

on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il hait par préfaille. Il s'écriait en rougissant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon:
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime:
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon; (*)
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Verſailles;
J'ai retracté l'éloge de Noailles. (**)
Du dieu Pluton liſez le jugement. (***)

(*) Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de *Rouſſeau* une mauvaiſe épigramme contre M. l'abbé *Bignon*, qui eſt regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. *Rouſſeau* a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu ſi reſpectable; et voici comme il définit ce ſage prélat bibliothécaire du roi:

C'eſt celui qui ſous Apollon
Prend ſoin des haras du Parnaſſe,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du ſacré vallon.

(**) Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de *Noailles*, où il avait dit:

Oh, qu'il chanſonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez: tant a beau le corſage, etc.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de *Noailles* qui ſongeait à lui faire avoir un emploi, ce ſeigneur lui retira ſa protection. *Rouſſeau* étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula: *la Palinodie*, ouvrage généralement mépriſé.

(***) *Le jugement de Pluton*, allégorie de *Rouſſeau*, dans laquelle il ſe répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au banniſſement. Cette pièce eſt d'un ſtyle dur et rebutant. Il y a encore je ne ſais quelle épigramme de lui ſur cet auguſte corps.

Si de Noé l'un des enfans maudit
De ſon ſeigneur perdit la ſauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris ſon père en poſture gaillarde:

Mais c'eſt qu'ayant fait cacher ſa guimbarde
Au fond de l'arche, en guiſe de relais,
Il en tira cette eſpèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe et de palais,
Où j'ai *ſanglé* meſſieurs du parlement.
O vous, Critique, ô vous Déeſſe utile,
C'était par vous que j'étais inſpiré :
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte, et parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique :
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon :
Par arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie ;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.
O vous, Meſſieurs les beaux eſprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,

Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

(1) Premières éditions :

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était *Rousseau!* elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :

Eh! montrez-vous un peu moins difficile;
J'ai près de vous mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur et mon style;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, Déesse utile!
C'était par vous que j'étais inspiré;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de juge et parla ainsi au cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! on lui dit que c'était *Rousseau*, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il ait par représaille; il s'écriait en rougissant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon :
J'eus comme lui quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même ;
Voici des vers contre l'abbé Bignon. (*)
O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ſes paroles, r'ouvrit la porte, et parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique ;
Je ſuis juſte, et ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivras à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta muſe eſt bannie (**)
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie ;

(*) Conſeiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des ſciences. *Rouſſeau* avait fait contre lui quelques mauvais vers.

(**) *Rouſſeau* fut condamné à l'amende honorable, et au banniſſement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ſes amis, et dont il accuſa M. *Saurin* de l'académie des ſciences d'être l'auteur. Le factum de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit ; celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre d'eſprit et d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France s'eſt brouillé avec tous ſes protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faiſaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Mrs. de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Deſtouches*, *Dubos*, etc. etc.

Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleſſe et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

(*m*) Dans les premières éditions, il y avait:

C'était le ſage Fontenelle.

(*n*) Edition de 1733.

A l'égard de *Lucrèce*, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, ſur-tout quand il vit combien il eſt aimable, et comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son rival charmant lui parla
Avec ſa grâce naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela?
Ah! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature:
Mais ne me pouſſez point à bout;
Que votre muſe me pardonne;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien: le cardinal dit auſſi des ſiens; ce qui lui arrive trop rarement à Paris: on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui

fut dit à cette occasion par les grecs et les latins qui étaient là et qui les entendaient, cela serait beaucoup trop long: il n'est ici question que des Français.

La Critique m'aperçut: Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement: dangereuse Déesse, je ne suis ici que parce que ces messieurs l'ont voulu: je n'aurais jamais osé y venir seul. Je veux bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Sur-tout gardez-vous de rire
Des auteurs que vous avez vus;
Cent petits rivaux inconnus
Crîraient bientôt à la satire.
Corrigez-vous sans les instruire;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraisemblance à Zaïre;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire. (*)

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctete:* je m'esquivai, etc.

Après, *il n'est ici question que des Français*, on lit fait dans une autre édition:

Cependant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du Dieu, et je m'y glissai sous leur protection.

Je vis ce Dieu tout à mon aise;
Je vis ses naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaise;
Mais s'il est mis à la française,
Si par nos mains il est orné,
Ce Dieu toujours est couronné
D'un diadème qu'au Parnasse etc.

(*) Tragédie représentée huit fois en 1720. On en trouve des fragmens à la suite de Mariamne dans les œuvres dramatiques.

(o) Premières éditions :

Sur son front règne la sagesse,
Son air est tendre, ingénieux ;
Les amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment et la finesse.
Le More à ses autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lulli toute la tendresse ;
Légère et forte en sa souplesse,
La vive Camargo (*) sautait
A ces sons brillans d'alégresse
Et de Rebel et de Mouret.
Le Couvreur (**) plus loin récitait,
Avec cette grâce divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de *Polignac* (***) sur ce sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, et dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du louvre, dont *Perrault* et *le Vau* se disputent encore

(*) Mlle *Camargo*, la première qui ait dansé comme un homme.

(**) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la comédie française, pour le tragique ; et la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

(***) M. de *Polignac* ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de *Marius*, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complète, et qui représentent *Achille* déguisé en fille à la cour de *Lycomède*, et reconnu par l'artifice d'*Ulisse*. Cette collection est unique dans l'Europe par la rareté et la beauté. A la mort du cardinal de *Polignac*, le roi de Prusse en fit l'acquisition.

L'invention,

l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église et des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de *la porte de St. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modele d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions et les embellissemens au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandai tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs; c'est, me répondit-on, parce que les sculpteurs et les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs et les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vateau*; et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses*: enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau; celui du sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur; parce que le bâtiment regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, et que la perspective aérienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un

édifice comme de la plupart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.

(p) Edition de 1733 :

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait,
Péliſſer en ces lieux chantait ;
Et cependant, avec molleſſe,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

(q) Edition de 1733 :

C'eſt ce Dieu qu'implore et révère
Toute la troupe des acteurs
Qui repréſentent ſur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux ſifflets bruyans du parterre.

C'eſt là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le ſouvenir règne encor ſur la ſcène,
Et dans tous les eſprits, et ſur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur ſans mélange enivra tous mes ſens !
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les ſaintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de ſépulture,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides diſaient qu'ils ne pouvaient en conſcience donner à une actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de juſtice pour me déſapprouver.

(r) On y examine ſi les arts ſe plaiſent mieux dans une monarchie que dans une république ; ſi l'on peut ſe

passer aujourd'hui du secours des anciens ; si les livres ne sont point trop multipliés ; si la comédie et la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent et l'homme d'esprit, entre le critique et le satirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laisse parler long-temps la même personne ; mais ce cas arrive très-rarement ; heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-temps sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage,
Fesait alors, avec gaîté,
A ce charmant aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art elle était maîtresse ;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté ;
Mais, hélas ! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils ne laissèrent entendre le sermon de *Ninon*. Je courus ensuite vers *le Couvreur*, et mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout ; mais la vérité est que de tous les religieux les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence et dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Despréaux*, et qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, et, en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable ; mais croirait-on que *Colbert* y est mieux traité que le cardinal de *Richelieu* ? C'est que *Colbert* protégea tous les beaux arts sans être jaloux des artistes, et qu'il ne favorisa que de grands hommes ; car il se dégoûta bien vite de *Chapelain*, et encouragea *Desprèaux*. Le cardinal de *Richelieu*, au contraire, fut jaloux du grand *Corneille* ; et au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec *Chapelain*, *Desmarets* et *Colletet*. (*) Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du ministère,
L'éclat, l'intrigue et le crédit
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

(*) Non-seulement le cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais prologue de ce *Chapelain* ; c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du palais royal pour représenter la tragédie de Mirame, dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de *Desmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette troupe ; mais le mérite de *Corneille* se trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut aussitôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût qu'il récompensa ces vers impertinens de *Colletet* :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que son éminence (*) fit jadis l'amour en vrai pédant, et que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les momens délectables
A recevoir, à donner du plaisir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables ;
Mais pour être en ce Temple, et pour y réussir,
Qu'ont-ils fait ? ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux et les artistes qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable *la Faye* : heureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés et pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres sans envie & sans mépris; ouvrant son cabinet à tous les arts, et sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ! mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel, où les *Muses* viennent présenter tour à tour des livres, des desseins, et des ornemens de toute espèce : on y voyait tous les opéra de *Lulli*, et plusieurs opéra de *Destouches* et de *Campra*. Le Dieu eût désiré quelquefois, dans *Destouches*, une musique plus forte ; souvent, dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé ; et de temps en temps, dans *Lulli*, quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les *Péliſſiers* et les *le Mores* chantent ces opéra charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes :

(*) Le cardinal de *Richelieu* fit soutenir des thèses sur l'*amour* chez sa nièce la duchesse d'*Aiguillon* : il y avait un président, un répondant et des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : elles sont divisées en plusieurs positions, comme les thèses de collége ; la première position est qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.*

tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons et sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'autel : mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés et très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris, pour orner les édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui périraient sans le secours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :
Il conduit le docte burin
De la gravure scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,
Du Carache la touche heureuse,
Et la belle ame du Poussin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture intérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Lassay, lequel par sa situation, ses proportions et ses embellissemens, est digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

(5) Permettez que je continue mes petites observations, répondit le père *Bouhours*. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits écrivains. Ce sont les défauts du *Poussin* et de *le Sueur* qu'il faut relever, et non ceux de *Rouet* et de *Vignon*; et dès que votre Anti-Lucrèce sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

Hé bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune duc qui revenait du sermon de *Ninon*, et qui en paraissait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que *Ninon* avait rendu si indulgent,

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable et facile,
D'un vol toujours brillant fut passer tour à tour
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier asile.
Des mains des Grâces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le Temple du Goût que cet oncle si vanté, qui rétablit les beaux arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours et de la sienne, est redouté jusque dans le Temple du Goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* et *Desmarets*, avec lesquels il fesait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai: c'est donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits! alors j'entendis quelqu'un qui me dit:

Etablir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'est ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

(*t*) Edition de 1733.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs, en parcourant de suite les arts et caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la musique à la peinture,
De la physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la danse à l'architecture.
Tel Homère peignait ses dieux,
Planant sur la terre et sur l'onde;
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au siècle de *Louis XIV*, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que *Louis XIV* eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale les trésors ensevelis dans Versailles, et prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence et en bon goût, comme il le surpasse en grandeur; ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le royaume sera rempli des monumens de tous les beaux-arts: déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles; et ornées même de

fontaines (*) et de ſtatues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les ſalles (**) de vos ſpectacles ſeront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréſente; de nouvelles places et des marchés publics, conſtruits ſous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres; les inſcriptions de *Santeuil* ne ſeront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos fontaines: la ſculpture étalera par-tout ſes beautés (***) durables; et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe et le goût de ſes conducteurs: ainſi parlait ce grand miniſtre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur français n'eût été ému à de tels diſcours? On finit par pardonner de juſtes éloges, et par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le magiſtrat (****) de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

(*) Sur le chemin de Juviſi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands baſſins; des deux côtés du chemin ſont deux morceaux de ſculpture; l'un eſt de *Couſtou*, et eſt fort eſtimé: il eſt triſte que ſon ouvrage ne ſoit pas de marbre, mais ſeulement de pierre.

(**) Les ſalles de tous les ſpectacles de Paris ſont ſans magnificence, ſans goût, ſans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs et pour les ſpectateurs: ce n'eſt qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(***) C'était en effet le deſſein de ce grand homme. Un de ſes projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soiſſons; on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Au milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, et qui de là ſe ſerait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce deſſein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

(****) M. *Turgot*, préſident au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer juſqu'au pont de l'Ile, et joindre

Enfin après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons; et dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il fallut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant:

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.
Tant que vous serez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie;
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux esprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faisant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois et mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement; et s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il fait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité:

Que toujours Clermont (*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, sa sœur, les amours et moi
Nous sommes de même origine.
Conti, fachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi-bien qu'au dieu de l'amour.

l'Ile au reste de la ville par un beau pont de pierre: il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresser à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs et à notre gloire.

(*) M. le comte de *Clermont*, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes qui s'assemblent chez lui, et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis ;
Croyez-moi, venez dans ce temple
Où peu de princes ſont admis.
Vous, noble jeuneſſe de France,
Secondez les chants des beaux-arts ;
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence :
Que dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit et la délicateſſe,
Nouveaux guides de la jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie et Melpomène (*)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois ;
Et quitter Gauſſin et Dufreſne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux
Les lauriers à jamais fleuriſſent ;
Que ces arbres s'énorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère :
Braſſac, (**) chantez ; gravez, Cailus ; (***)

(*) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des tragédies et des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces ſociétés particulières. On ne ſaurait croire combien eſt utile cet amuſement qui demande beaucoup de ſoin et d'attention ; il forme le goût de la jeuneſſe, il donne de la grâce au corps et à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

(**) M. le chevalier de *Braſſac* non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, et de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe. Il y a déjà long-temps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'*Aſtorga*, et le prélat

Ne craignez point, jeune Surgère, (*)
D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire ;
Et que tous les sots confondus,
A la cour et sur la frontière,
Désormais ne prétendent plus
Qu'on déroge et qu'on dégénère
En suivant Minerve et Phébus.

Dans les premières éditions, mais postérieures à 1733, on lisait :

Et vous applaudir sur la scène.
Brassac, sois toujours mon soutien ;
Sous tes doigts j'accorderai ta lire :
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Cailus, tous les arts te chérissent ;
Je conduis tes brillans desseins,
Et les Raphaëls s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.
Ne craignez point, jeune Surgère, etc.

qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéra fort estimés.

(***) M. le comte de *Cailus* est célèbre par son goût pour les arts, et par la faveur qu'il donne à tous les bons artistes : il grave lui-même, et met une expression singulière dans ses desseins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de *Saint-Maurice*, officier des gardes, grave aussi, et se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après *le Nain*, qui est un chef-d'œuvre.

(*) M. de *la Rochefoucauld*, marquis de Surgère, a fait une comédie intitulé l'*Ecole du monde*. Cette pièce est sans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célèbre duc de *la Rochefoucauld*, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

LE TEMPLE
DE
L'AMITIÉ.

LE TEMPLE
DE L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un Temple, où l'art et ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges ;
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux.

De bons gaulois de leurs mains le fondèrent ;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent ;
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée ;
Car la Discorde est toujours avec eux ;
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux. (*)

A ses côtés sa fidelle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :

Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'eſtime et de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regrets publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure:
L'hiſtoire eſt courte, et le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.

Or des humains quelle eſt donc la manie?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle:
En la fuyant chacun s'y dit fidelle;
Ainſi qu'on voit devers l'Etat romain
Des indévots chapelet à la main. (*b*)

De leur propos la Déeſſe en colère
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, et ſi fûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris:
Fixa le jour, et promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, et digne d'être admis,
S'il ſe pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide
Tous nos Français, que la nouveauté guide:
Un peuple immenſe inonde le parvis.

Un

Le Temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'Amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courrier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, et prix, et Temple abandonnèrent ;
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, et missel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brûlant de l'amour du prochain,
Psalmodiaient et bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dixmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion. (c)
On confessa mon vieux ladre au plus vite ;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu,
Pour son voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, et vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,
Les yeux baissés, va chez le cardinal (*)
De janséniisme accuser son confrère.

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

Gais et brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel ensanglantèrent:
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise et Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A son nom seul, ô merveille soudaine!
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine. (d)

Enfin Zaïre y parut à son tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaisir brille avec la tendreſſe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour!
Que fait ici cette triſte déeſſe?
Tout y languit: je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit, vingt rivaux la suivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu sait alors où ma Zaïre alla. (e)

De l'Amitié le prix fut laiſſé là ;
Et la Déeſſe en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours déſirée,
Gêla de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant et ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

VARIANTES

SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

(a) *CES noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.*
La déïté de ce petit séjour,
Reine sans faste et femme sans intrigue,
Divinité sans prêtres et sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa cour.
A ses côtés etc.

(b) *En la fuyant, chacun s'y dit fidelle.*
Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos etc.

(c) *Au menton triple, au col apoplectique,*
Sur le chemin de Conflans à Gaillon, (*)
Fut pris en bref d'une indigestion.

(d) *Et sans sujet toujours prêtes à rire.*
Elles s'aimaient, hélas! si tendrement.
Nos deux beautés en public s'embrassèrent:
Un jeune amant passa dans le moment,
Lise et Chloé pour lui se décoiffèrent.

Une autre édition porte:

Mais Richelieu passa dans le moment,
Lise et Chloé etc.

(e) Enfin Thémire à son tour y parut,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe;
Mais l'Amitié ſoudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle,
Ce n'eſt pas moi qu'il vous faut aujourd'hui;
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle;
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne ſe le fit redire;
Le dieu d'Amour eſt celui de Thémire:
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié le prix fut laiſſé là, etc.

(*) Maiſons de campagne des archevêques de Paris et de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célébres.